

« Naaman, général de l'armée de Syrie, était hautement estimé par son maître, car il avait donné la victoire à la Syrie. » Avouez, qu'en ces jours où la Syrie est hélas au premier plan de l'actualité, ce texte, ce récit que nous venons d'entendre, est une d'une tragique coïncidence. Peut-être, à travers cette figure, pourrions-nous reconnaître le chemin qui est le nôtre, ce chemin qui nous a conduits jusqu'à cette cathédrale aujourd'hui.

Nous voilà en effet en présence d'un homme entouré d'honneur : c'est l'honneur rendu aux militaires qui assurent la sécurité du pays, l'homme qui a réussi, qui peut se prévaloir d'une bonne situation : il a de l'argent, du pouvoir, de l'influence. Tout ce dont nous pouvons être désireux, même si nous faisons profession de sobriété et d'humilité. Et en même temps ce général est atteint de cette terrible maladie, la lèpre, terrible surtout par l'exclusion sociale qu'elle engendre. Une maladie qui est peut-être la nôtre, nous autres habitants les pays riches de la planète, bien installés dans notre confort matériel, intellectuel et même spirituel ; nous nous sentons terriblement impuissants devant les tragédies que vivent nos frères et sœurs en humanité, et tout spécialement ceux de Syrie. Qui peut nous guérir de cette maladie ?

Sans reprendre toute l'histoire de Naaman, je voudrais simplement souligner qu'à deux reprises, ce sont les plus humbles, les plus petits qui vont l'encourager à faire confiance : la servante de son épouse, une esclave, et ses serviteurs. Ils vont lui permettre de dépasser ce qui lui semblait impossible, ou dérisoire, et ainsi obtenir sa guérison. Quelle confiance faisons-nous aux plus petits, aux pauvres, à ceux qui n'ont plus rien, plus d'argent, plus d'emploi, plus de papiers, plus de santé ? Peut-être notre société, trop imbue d'elle-même, de ses exploits technologiques, a-t-elle oublié qu'elle peut être fragile, vulnérable, et qu'elle a un immense trésor à découvrir, celui que détiennent ses exclus, ses marginaux, ses pauvres.

« Il retourna chez le prophète ». Dans l'évangile, nous avons la même démarche : « L'un d'eux, voyant qu'il était guéri, revint sur ses pas. ». Les compagnons d'infortune de ce lépreux ne prennent pas la peine de se retourner. Désormais purifiés de leur maladie, ils passent à autre chose. En revanche, le 10 ° va accomplir cette démarche, que Jésus reconnaît comme une démarche de foi, capable de le sauver : « relève-toi, va ; ta foi t'a sauvé. » La même démarche que celle de Naaman, c'est-à-dire réaliser ce qui vient de se passer, alors qu'on est en route, et la pente naturelle, c'est de continuer, faire comme si rien ne s'était passé. Eux vont faire demi-tour ; et plus qu'un mouvement physique, ce demi-tour va traduire une véritable conversion du cœur. Démarche qui va conduire ces deux personnes, non-croyantes, païennes, ou schismatiques comme étaient considérés les Samaritains, à remonter à la source de ce qui vient de se passer, c'est-à-dire rendre grâce à Dieu pour cette guérison. Et c'est ce mouvement que Jésus va qualifier d'acte de foi.

C'est notre démarche d'aujourd'hui : revenir sur nos pas, prendre la mesure de l'infinie bonté, tendresse, miséricorde de Dieu à l'égard de notre humanité ; nous passons tellement à côté de ces multiples signes de cette tendresse, donnés au long de notre quotidien, et qui peuvent nous sauver de la désespérance quand tout semble bloqué autour de nous et l'avenir totalement bouché.

Tel est notre Dieu, Celui qui offre son salut, qui comble notre cœur de toute joie, dans la mesure où nous faisons attention à ne pas passer à côté de Lui.